

Marie Laberge rencontre Laurence Dufresne-Aubertin

Marie-Claude Fortin

Volume 1, Number 1, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fortin, M.-C. (2004). Marie Laberge rencontre Laurence Dufresne-Aubertin. *Entre les lignes*, 1(1), 56–57.

MARIE LABERGE RENCONTRE

Laurence Dufresne-Aubertin

LAURENCE DUFRESNE-AUBERTIN

À l'âge de sept ans, alors que tous les élèves de sa classe se ruiaient sur les livres de la collection *J'aime lire*, à la bibliothèque de l'école, elle empruntait le *Journal* d'Anne Frank, une « brique » de près de 400 pages qui intimidait même les grands de sixième. À onze ans, quand le monde entier ne jurait que par Harry Potter, elle découvrait Marie Laberge, et décrétrait, au grand désespoir de ses amies, qu'à côté de l'auteure de *Gabrielle*, Joanne K. Rowling ne faisait pas le poids.

Aujourd'hui, Laurence Dufresne-Aubertin a 13 ans et fréquente le Collège Durocher, à Saint-Lambert. Si elle n'a pas changé d'avis sur Harry Potter, son opinion s'est étoffée. « Quand quelqu'un meurt, dans les romans de J.K. Rowling, le drame est bouclé en un paragraphe, explique-t-elle, puis on tourne la page. Tandis que dans les romans de Marie Laberge, il y a toutes les émotions qui viennent avec le sentiment d'avoir perdu quelqu'un ; c'est tellement bien décrit, avec tellement plus de détails ! »

Quand on lui a offert de rencontrer son auteure préférée, Laurence n'a pas perdu les pédales. Intimidée ? Oui, certainement. Mais pas au point de rater une si belle occasion. Elle s'est préparée minutieusement, dressant à l'avance sa liste de questions et de sujets à aborder. Mais quand elle s'est retrouvée assise face à l'auteure d'*Adélaïde*, un beau mercredi après-midi, dans un chic resto de l'avenue Laurier, à Montréal, la nervosité était au rendez-vous. « Je ne savais plus par quel bout commencer, raconte-t-elle, ni quelle question poser en premier ! »

Au bout d'un petit quart d'heure, la chaleur et la gentillesse de Marie Laberge aidant, la glace avait fondu. On aurait cru assister à la rencontre de deux copines qui ne s'étaient pas revues depuis des lustres. Sourires affectueux, regards complices, éclats de rire, et... petite larme d'émotion... Histoire d'une rencontre mémorable.

M.-C. F.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-CLAUDE FORTIN

Laurence Dufresne-Aubertin : Après avoir publié le dernier tome de la trilogie *Le Goût du bonheur*, vous avez décidé de prendre une année sabbatique. Avez-vous recommencé à écrire ?

Marie Laberge : Oui, j'ai recommencé à travailler ; j'ai dû aller à Paris, puis ailleurs en France, pour la promotion de la trilogie. Je suis revenue pour repartir écrire, dans mon refuge.

L. D.-A. : Vous écrivez à la main ou à l'ordinateur ?

M. L. : J'écris à la main tout le premier jet, à la plume, sur un papier quadrillé très serré. Toujours la même plume : une plume-fontaine *Sheaffer* que je trempe dans l'encre parce que la pompe ne marche plus ! Ce n'est même pas une plume très chère, c'est une vieille plume qui a juste la qualité de bien fonctionner. J'utilise toujours la même couleur d'encre : *blue-black*. On ne verra jamais un manuscrit de moi en violet, alors que toutes mes dédicaces sont faites en violet. C'est codé pour moi, c'est comme ça. Après le premier jet, je retranscris moi-même à l'ordinateur. Je fais toujours deux versions totales, complètes.

L. D.-A. : Où vous installez-vous pour écrire ?

M. L. : Depuis douze ans, j'écris aux États-Unis, dans le Massachusetts. Quitter Montréal me permet de ne pas répondre à toutes les demandes — journalistes, télé, rencontres dans les écoles, conseils d'administration, etc. Si je répondais à tout, je n'écrirais plus. Je passerais mon temps à faire le commis voyageur de l'œuvre, et je n'aurais plus d'œuvre ! Alors, je m'en vais pour éviter les tentations.

L. D.-A. : Qu'est-ce que vous aimez le plus, le théâtre ou l'écriture de roman ?

M. L. : Le théâtre a cette rapidité, ce côté percussion, ça va très très vite. Une pièce dure deux heures, à peu près, donc on ne peut pas aller trop loin, il faut l'écrire, la sortir. Alors c'est beaucoup plus vite qu'un roman de 400, 500 pages.



PHOTO : SYLVIE TRÉPANIÉ

Mais je ne dis pas que je préfère l'un ou l'autre. Je dirais que tous les deux sont formidables quand la forme convient aux sujets dont je veux parler.

L. D.-A. : Dans le Massachusetts, vous écrivez en ville ou à la campagne ?

M. L. : Au bord de la mer. Il n'y a que moi, ma table de travail devant une fenêtre, une terrasse, la dune, l'océan.

L. D.-A. : Vous ne souffrez pas de solitude ?

M. L. : Non, je la veux, cette solitude. Je l'aime. C'est une alliée pour un écrivain, une grande amie. Ça convient parfaitement à l'activité d'écrire, en permettant une concentration que je n'aurais jamais autrement et sans laquelle je ne pourrais réussir à faire ce que je fais.

L. D.-A. : Comment trouvez-vous votre inspiration ?

M. L. : L'inspiration... c'est une drôle d'affaire. Je ne sais pas trop ce que c'est. Ce que je dirais, c'est qu'il faut être lucide et présent à ce qui se passe dans la vie.

toutes ces émotions qui m'habitent et dont je ne voudrais pas parler personnellement.

L. D.-A. : Donc, il y a des aspects de vous dans vos personnages ?

M. L. : Tous mes personnages comportent un aspect de moi, même les plus plats, les plus méchants. Ils sont un peu moi, mais pas vraiment. C'est là qu'est la liberté. On peut comparer cela à de la peinture. Si on me demandait de peindre ce verre-là, ça ne serait pas exactement ce verre-là, j'en ferais autre chose.

L. D.-A. : Je pense que vous n'avez jamais eu le syndrome de la page blanche...

M. L. : Ah, ça peut arriver que l'imaginaire ne fonctionne pas. Tout est imaginé, alors ça carbure, le moteur. Je n'ai pas ce syndrome de la page blanche ni la maladie de l'inspiration, mais ça m'arrive d'avoir peur avant d'écrire. Quand je sais que mes personnages sont en train d'en venir à quelque chose de terrible. Lorsqu'un événement éprouvant va leur arriver. Par exemple, Annabelle — je parle d'elle parce que tu as le même ►

MARIE LABERGE

Née à Québec en 1950, Marie Laberge a été comédienne, metteuse en scène et professeure d'art dramatique, avant de se consacrer à l'écriture. Elle a signé une vingtaine de pièces de théâtre, dont *C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles* et *L'Homme gris*. En 1989, elle fait paraître *Juillet*, son premier roman. Suivront *Quelques adieux* (1992), *Le Poids des ombres* (1994), *Annabelle* (1996), *La Cérémonie des anges* (1998), et sa trilogie *Le Goût du bonheur* (*Gabrielle*, *Adélaïde*, *Florent*), vendue à plus d'un demi-million d'exemplaires, qui fera d'elle un véritable phénomène littéraire.